

du matériel lédozien, que l'« historical trajectory » n'est pas neutre, que par ses variabilités de significations et d'identités, la sigillée « impacte » l'histoire et génère un modèle complexe de causalité. En d'autres termes, ce n'est pas après-coup par une méthode rétrospective que la signification doit être dégagée, mais que l'« historical logic is in the trajectory ». Ce qui importe, et l'archéologie peut y répondre, c'est plus le « how » de la production par la chaîne opératoire que le « who », dans une volonté de transcender et de dépasser les méthodes classiques pour comprendre les mécanismes profonds des structures de production. Le « comment » devient ainsi un pré-requis dans le concept du « trajectory » qui impacte l'histoire : « Terra sigillata was always becoming, being made and actively stabilized, both practically and conceptually ». Face aux travaux récents d'histoire économique qui resteraient à la surface des choses et aux rapports de fouilles qui se confindraient dans l'analyse technique, l'auteur oppose une nouvelle voie, un « non-retrospective model of material culture ». La sigillée se crée ainsi sa propre structure et logique archéologique qui conduit à des processus culturels et économiques spécifiques. Malgré sa tendance à conceptualiser tout au niveau le plus théorique, l'auteur connaît bien le métier d'archéologue et de céramologue et les chapitres où elle exploite le matériel des assemblages de sigillées et de *rhenish wares* en Grande-Bretagne démontre sa maîtrise du sujet. Reprenant le thème *ab ovo*, Astrid van Oyen conclut que la sigillée, en l'occurrence, ne relève pas d'un prêt-à-porter uniforme et universel, mais est porteuse de multiples variables qui à tous les stades de sa trajectoire racontent une histoire. Je reste finalement perplexe. Le discours anthropo-sociologique, l'archéologie des processus et ses avatars post-et néoprocessuels, l'utilisation des modèles empruntés aux sciences sociales ne datent pas d'aujourd'hui. Par moment, j'ai eu l'impression de relire les bonnes pages de Binford et de la *New Archaeology* des années soixante. Mais surtout je ne crois pas qu'il y ait un avant et un depuis. L'auteur a tendance à susciter des oppositions méthodologiques et épistémologiques qui ne reflètent pas la réalité actuelle du travail des archéologues et des historiens économistes. Je ne crois pas à la « black and white dichotomy ». Et la conscience que l'artefact est porteur et acteur de sa propre histoire n'est pas à proprement parler une originalité. C'est simplement la bonne manière de faire de la bonne histoire.

Georges RAEPSAET

Laudine ROBIN, *Le verre à Lyon. Production et consommation durant le Haut-Empire* (Lugdunum). Autun, Mergoïl, 2016. 1 vol. broché, 554 p., 220 fig., 173 pl. (MONOGRAPHIE INSTRUMENTUM, 53). Prix : 59 €. ISBN 978-2-35518-057-6.

Couronnement d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université Lumière Lyon 2, cet ouvrage se présente comme une synthèse des connaissances actuelles en matière de verre antique à Lyon, de la fin du I^{er} siècle av. J.-C. à la fin du III^e siècle. Le sujet est intéressant à plus d'un titre. Historiquement et géographiquement tout d'abord. Colonie fondée en 43 av. J.-C., capitale de la Gaule lyonnaise et capitale des Trois Gaules sous Auguste, située au confluent de la Saône et du Rhône, nœud routier, *Lugdunum* occupe une position stratégique tant du point de vue politique que commercial au sens large. Du point de vue archéologique aussi. La masse d'informations

relatives au verre est considérable. Trois chapitres présentant les verres en contextes artisanal, domestique et funéraire se partagent la première partie du livre. Sont traités tout d'abord les cinq sites d'ateliers de verriers, mis au jour au Quai Saint-Vincent, sur les pentes de Croix Rousse et dans la plaine de Vaise. Pour chacun de ces ateliers secondaires, c'est-à-dire dédiés à la mise en forme du verre, l'inventaire des restes de fabrication et des déchets – ce petit matériel ingrat –, est un modèle du genre. Des tableaux dressent une comptabilité exhaustive de tous les artefacts et les classent par couleur et par type. Si aucun outil métallique n'a été mis au jour à Lyon, la lecture des traces apporte son lot d'informations : traces de canne à souffler, de tige pointue et de pinces (pas de ciseaux). À noter également, la reconstitution d'un four à sole-cuve qui semble correspondre au mieux à ce qui peut être imaginé sur la base des restes de structures de chauffe du four F16 de la Montée de la Butte (fig. 14). À la suite des cinq ateliers, dix sites domestiques et enfin onze sites funéraires sont étudiés. Chacun des 26 sites traités suit la même systématique de présentation intégrant l'historique de la découverte, l'état de la recherche, le descriptif des structures, son phasage chronologique, le matériel verrier découvert et son analyse tant au niveau des types que de la couleur. L'approche méthodologique est solide. Les productions locales et importées sont mises en évidence et une petite synthèse clôture chaque site traité. L'existence d'un artisanat local confirmé par des restes d'ateliers est une aubaine pour Lyon car il permet, quand la chronologie l'autorise, de relier certaines formes issues de contextes domestique ou funéraire à des déchets de fabrication caractéristiques, ce que l'auteur ne manque pas de faire. Toutefois, d'autres critères, parfois moins décisifs, sont invoqués pour attester d'une production locale ou pour en formuler l'hypothèse : les occurrences de certaines formes dans les ateliers, la forte consommation locale, les formes rares mais attestées plusieurs fois à Lyon, comme le pot inspiré de la forme Is. 68, la simplicité de la production, par exemple celle des jetons, et l'existence de moules pour bouteilles carrées. À ce propos, les conclusions de l'auteur restent toujours prudentes et nuancées. Comme produits locaux assurés de 40 à 70 ap. J.-C., que l'on croyait jusqu'il y a peu venir d'Italie du Nord, il faudra à présent retenir les coupes à grosses côtes Is. 3a/b pour les verres moulés ; pour les verres soufflés à la volée, les bols/gobelets Is. 12/29/34 à rainures gravées à la meule, les coupes/assiettes Is. 44/45, la coupe côtelée Is. 17, les balsamares Is. 6/8/9/10/11, les cruches Is. 13/14/15, les bouteilles carrées Is. 50a/b et enfin les bâtonnets torsadés ou lisses. Parmi cet ensemble, c'est le balsamaire sphérique Is. 10 qui retient l'attention par ses déchets de fabrication si particuliers et pour la première fois identifiés dans l'atelier lyonnais de la Montée de la Butte (fig. 18.2, 19) : il s'agit de petits cylindres de verres, étranglés à la base, interprétés comme des *meules*, appelées ici *mors* de façon inappropriée. Il s'agit de déchets du verre, fixés à la canne et qui seront détachés du sommet du récipient après le soufflage. Quant aux coupes moulées Is. 3c à côtes fines resserrées, l'auteur les présente d'abord comme des récipients fabriqués localement, p. 33, fig. 20, pour se rétracter p. 36, estimant que le type n'est pas assez représenté. Une synthèse bienvenue qui s'attarde entre autres à l'origine du verre brut et à la question du recyclage, clôture la première partie de l'ouvrage, carte, fiches, diagrammes et tableaux récapitulatifs à l'appui. Les croisements d'informations sont multiples et mettent notamment en évidence l'abandon progressif de la technique du moulage au profit du soufflage, les assemblages, la spécificité et la variété de la vais-

selle domestique par rapport à celle trouvée en contexte funéraire, et l'évolution progressive du goût pour certaines formes et tonalités. La seconde partie du livre, intrinsèquement liée à la première, s'attarde à la typo-chronologie propre à Lyon. Les 136 types de verres, dont 134 récipients, recensés à Lyon à partir des contextes présentés sont tout d'abord classés en fonction de leur technique de fabrication, moulage, soufflage ou encore soufflage dans un moule. Puis selon leur catégorie et leur datation : formes ouvertes, formes fermées, pots et *varia* (bâtonnets). Chaque type est ainsi fiché, dessiné, caractérisé formellement, décrit, daté d'après sa date d'apparition, discuté, comparé... La fiche se clôt sur les informations bibliographiques et les références à d'autres trouvailles en Gaule. On pourra s'étonner de ne pas voir ici épinglées les quelques formes inédites dans le monde romain, non référencées par ailleurs – un véritable plus pour l'histoire du verre antique ! –, soit les types 13, 15, 60-62, 97, 104, 112, 121 et 129. De même, on regrettera la confusion introduite par l'appellation d'*unguentarium*, attribuée p. 247 à un type précis de balsamaire car elle relève du dogmatisme. De plus, elle se voit contredite par celle de balsamaire reprise dans les tableaux, par ex. p. 106-107. La distinction *unguentarium*/balsamaire n'apparaît d'ailleurs pas dans les typologies italiennes, anglaises et allemandes. Un catalogue illustré complète la publication. En procédant par site d'origine, chaque artefact, numéroté individuellement, y est daté et décrit de façon succincte. Les numéros renvoient aux dessins des 165 planches suivantes. Au rayon des regrets, signalons la table des matières qui est laconique. Le lecteur aurait aimé y trouver la mention des 26 sites étudiés. De plus, le chapitre 2.3 n'y apparaît pas, celui consacré aux cinq sites domestiques de la Presqu'île et pentes de la Croix-Rousse. On comprend mal aussi pourquoi le site domestique des Tuileries dans la plaine de Vaise (TUI 1), annoncé p. 62 et qui aurait dû prendre place p. 99 est reporté p. 113, intégré dans le site funéraire du même nom. En outre, bien que les tableaux récapitulatifs soient clairs, utiles et abondants dans la première partie, la formule éditoriale sur deux colonnes ne semble par leur convenir. Souvent, ces tableaux, dont la légende ne précise pas le site concerné, apparaissent en décalage par rapport au propos et sous la rubrique suivante. Heureusement, l'appel de figure est signalé dans le texte. Pour construire son travail, l'auteur a dû brasser une matière conséquente et avoue avoir fait un choix drastique pour sélectionner sa documentation. N'ont été prises en compte que les structures bien datées offrant un échantillonnage significatif. Toutefois, même sur cette base, la documentation n'est pas toujours homogène : il s'agit parfois simplement de notes archivées, de travaux d'étudiants, d'études préliminaires suite à des sondages, à des fouilles archéologiques préventives ou plus rarement à des fouilles complètes. Le mérite de ce travail réside dans le réexamen de tous les artefacts et la révision de l'étude d'un impressionnant matériel verrier. Pas moins de 1370 objets ont été inventoriés dans les ateliers de verriers, 1050 sur les sites domestiques, et 794 en contexte funéraire. En conclusion, pour qui s'intéresse au verre antique, cet ouvrage est riche d'enseignements : l'étude est large, rigoureuse et systématique. Sa documentation couvrant trois siècles, son approche croisée des contextes de production et de consommation, et son exploitation optimale des données en font, en dépit que quelques coquilles et maladroites de présentation, une référence et un modèle pour les futures recherches verrières en site urbain.

Chantal FONTAINE-HODIAMONT